

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Qu'est-ce qu'on n'a pas pour être heureux? / *Center of the World* / *Thomas est amoureux*

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, numéro 3, printemps-été 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/33687ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J. (2001). Qu'est-ce qu'on n'a pas pour être heureux? / *Center of the World* / *Thomas est amoureux*. *Ciné-Bulles*, 19(3), 8-9.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Qu'est-ce qu'on n'a pas pour être heureux?

PAR JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Ils sont sédentaires, riches mais sans doute peu cultivés; ils n'ont aucun attrait particulier, ils bougent à peine de chez eux, n'ont pas de vie sociale, et se contentent, à défaut d'explorer le monde, d'en contempler les images grâce aux médias électroniques. Tous leurs besoins, voyeuristes compris dans la porno du Web qu'ils utilisent aussi, peuvent être satisfaits par un clic de souris. En somme, ils ne sont que des yeux, des spectateurs perpétuels. Mais tenez-vous bien: ces misérables sont aussi les tout derniers anti-héros qui intéressent les cinéastes, soucieux de révéler la vacuité de cette existence passive.

Lancés ici à une semaine d'intervalle, **Center of the World** (Wayne Wang, États-Unis, 2001) et **Thomas est amoureux** (Pierre-Paul Renders, Belgique, 2000) présentent des personnages qui correspondent à ce portrait-robot. Mais ce qu'ils en font tient d'une autre paire de manches. D'un côté, il y a un petit film belge, fort inventif, intelligent, et pas trop ambitieux dans ses provocations. De l'autre, il y a **Center of the World**, divertissement volontairement osé, mais également porteur d'une réflexion qui se veut dérangeante. Du plaisir qu'on a pris au film de Pierre-Paul Renders, à la déception éprouvée devant l'effort de Wayne Wang, on peut prendre le pouls de deux variations sur le même thème, comparer le traitement à l'américaine et le traitement «à la belge».

Vu d'Amérique

Passons d'abord par l'Amérique, en direction du «centre du monde». Pour Richard Longman (Peter Sarsgaard), ingénieur en informatique qui n'a pas 30 ans mais déjà millionnaire, le «centre du monde» sont ses ordinateurs, où il manie autant de placements en bourse que de téléchargements d'images porno. Pour Florence (Molly Parker), enfant-téflon devenue grande, le centre du monde est son propre sexe. Ils se sont rencontrés dans une boîte de nuit (où elle travaille comme strip-teaseuse), et il l'a invitée à passer trois jours à Las Vegas («pour célébrer») contre 10 000 \$. Et elle accepte, sous conditions: ne pas parler des sentiments, ne pas embrasser sur la bouche, et pas de «rapports sexuels complets». De plus, tout devra se passer à heure fixe, entre dix heures du soir et deux heures du matin, hors de quoi Florence restera libre. Mais, comme on sait, les règles sont faites pour être brisées.

Wayne Wang a déjà expliqué comment, en arrivant à Hollywood, on lui proposait souvent de réaliser des films érotiques. Comme réponse à cette demande, **Center of the World** comporte bien les ingrédients d'un film de fin de soirée (trois jours dans une chambre d'hôtel avec une «allumeuse» qui résiste... de moins en moins) mais a l'originalité d'éventuellement accuser ces éléments de suspense érotique comme une imposture. Situé à Los Angeles, ville contrefaite par excellence, sur un boulevard où, de surcroît, une reproduction miniature de la statue de la Liberté et de la tour Eiffel se font face (renvoyant, qui sait, au face à face du film: celui d'un Américain riche mais puéril avec une femme dont le nom, Florence, est aussi celui d'une capitale touristique européenne), le récit de **Center of the World**, comme tout l'indique, est hanté par l'imposture, et tente de pousser ce concept au-delà des limites attendues. Brisé, le contrat qui liait les deux personnages en révèle un autre: celui que Florence s'est donné à elle-même — feindre graduellement l'amour, autoriser ce

Center of the World

35 mm / coul. / 88 min /
2001 / fict. / États-Unis

Réal.: Wayne Wang
Scén.: Wayne Wang,
Paul Auster, Siri Hustvedt
et Ellen Benjamin Wong
Image: Mauro Fiore
Son: James Stuebe
Mont.: Lee Percy
Prod.: Peter Johnson, Greg
Johnson et Ira Deutchman
Dist.: Alliance Atlantis
Vivafilm
Int.: Molly Parker, Peter
Sarsgaard, Carla Gugino



Center of the World

Center of the World et Thomas est amoureux

qu'elle avait d'abord interdit à Richard — pour être bien sûre de donner à son «client» une satisfaction à la hauteur de ses 10 000 \$. Révélation dévastatrice, bien sûr, puisqu'elle remet Richard à la place qu'il n'a jamais quittée: celle du voyeur, du solitaire, du «fantasmeur» incapable de se libérer; place, donc, de celui pour qui le réel, la rencontre intime de l'autre, se dérobera toujours.

Le cercle peut se fermer, et Richard regarder sa partenaire qui se masturbe et se laisse traverser, les yeux clos, par les secousses de l'orgasme («I'll show you real»): c'est le retour à la case départ du plaisir solitaire et du voyeurisme, emblèmes de tout ce qui ne va plus dans cette époque déliquescence. Et nous ne parlons pas de «guerre des sexes»: **Center of the World** installe un «au-delà de la guerre des sexes» où, de quelque côté qu'on regarde, il n'y a que des perdants. Reste à dire que ce propos pessimiste, servi au fil d'ébats torrides filmés avec froideur — la DV utilisée comme agent d'une impression accrue d'intimité et de voyeurisme — a quelque chose de paradoxal: un film «scandaleux» qui finalement fait la morale au spectateur en ressassant quelques clichés démagogiques sur les dangers de la porno et des rapports «déviant». Bref, tout le puritanisme dont l'Amérique peut être capable sous le couvert d'un divertissement au parfum scandaleux et avant-gardiste, et fort de quelques pirouettes narratives.

Vu de Belgique

Or, voici que là où **Center of the World** abandonne son protagoniste, **Thomas est amoureux** prend la relève en installant sa caméra à la place des yeux de Thomas, perpétuellement rivés à son «visiophone». **Thomas est amoureux** propose un futur décalé où l'amour libre est une pratique courante et où, malgré l'évolution des communications, rien ne remplace une rencontre en face-à-face. Agoraphobe déclaré depuis huit ans, Thomas, qui ne peut supporter la présence d'un(e) autre chez lui, est le révélateur de la face cachée de ce «meilleur des mondes» où chaque besoin, pris un à un, peut être satisfait sans effort grâce aux services de «la Globale», une compagnie d'assurances qui porte bien son nom. Les toutes premières minutes du film, séance de cybersexe où Thomas s'envoie une hôtesse virtuelle cousine de Lara Croft (l'héroïne du jeu vidéo *Tomb Raider*), ne font pas d'équivoque sur la morbidité de cette dépendance.

Mais **Thomas est amoureux**, est, lui, totalement dénué de complaisance. Plutôt désinvolte dans sa reconstitution d'un futur «parallèle» somme toute assez fauché dans sa présentation, Pierre-Paul Renders et son scénariste Philippe Blasband (d'**Une liaison pornographique**) préfèrent de loin, à l'esbrouffe technologique que la science-fiction implique naturellement dans le cinéma hollywoodien, donner autant que possible au spectateur l'expérience de ce monde juste un peu plus

«médiatorienté» que le nôtre, par le biais d'un double qui lui ressemble assez comme spectateur de cinéma ou surfeur du net: presque immobile, relativement passif, et les sens endormis sinon pour l'ouïe et la vue. Comme tout, chez Thomas, passe par le «visiophone», le spectateur, amusé et troublé à la fois, découvre un monde où, apparemment, tous les besoins humains, sociaux et autres, sont soumis à un processus de marchandisation. Le défilé des candidates fournies par l'agence de rencontres de la Globale ou encore son agence d'escorte, à mi-chemin entre l'étalage des denrées à la vitrine d'un magasin et celui des tableaux dans un musée, stimule le regard du spectateur de façon plutôt inusitée: elle invite à comparer, à fonder des espoirs spéculatifs sur la suite du récit. Avec qui tomberais-je amoureux si j'étais Thomas? **Thomas est amoureux** est présentement un film, mais il comporte aussi les éléments scénaristiques d'un jeu interactif. Bientôt peut-être...

Reste qu'au fond, **Thomas est amoureux** est une histoire classique, celle d'un amour interdit, qui pousse chacun au dépassement de soi et à la transgression des règles. C'est un scénario simple mais brillamment adapté aux préoccupations de Blasband et de Renders, qui gardent quand même espoir sur une chose: si l'on est prisonnier des images, c'est parce qu'on le veut bien... Et le film de Renders, en mettant en question notre passivité de spectateurs, nous invite à la rompre. Nous sommes bien loin du fatalisme et de la cause perdue de **Center of the World**... ■



Thomas est amoureux

Thomas est amoureux

35 mm / coul. / 97 min / 1999 / fict. / Belgique

Réal.: Pierre-Paul Renders
Scén.: Philippe Blasband
Image: Virginie Saint-Martin
Son: Ewin Ryckaert, Etienne Curchod et Daniel Tursch
Mus.: Igor Sterpin
Mont.: Ewin Ryckaert
Prod.: JBA et Entre chien et loup
Dist.: Les Films Séville
Int.: Benoit Verhaert, Aylin Yay, Magali Pinglaut